

P. Baril

arrange en dix lignes et en qui il voit celui qui a fait le « premier pas sur la voie de la banalisation de la culture ». (Malaise dans la culture, page VI, § 2). Puis à Sartre encore et à Aron, qui ont eu le tort, insigne à ses yeux, de se serrer la main pendant le drame des boat people. Nous y reviendrons.

6. Sixième recette : la polémique burlesque.

Voici sans conteste l'une des techniques clé de notre ami – il en est très fier – je veux parler de l'ébouriffante « polémique sur des riens » dont il est passé maître.

Je ne résiste pas à le relancer sur cette question, car il y brille plus qu'ailleurs.

« Bernard, j'ai beaucoup aimé ta façon de t'attaquer à des moulins à vent. Cette tirade inquiète sur la « disparition des clercs »

« L'INTELLECTUEL DU TROISIÈME TYPE SERA PESSIMISTE EN REVANCHE. OH, JE N'AI PAS DIT CHAGRIN. JE N'AI MEME PAS DIT SOMBRE. CAR IL SERA PLUTOT GAI APRES TOUT !... S'IL AIME LA VIE, IL AIMERA LA VIE. S'IL AIME LES LIVRES, IL AIMERA LES LIVRES. »

d'abord. Voilà un vieux cheval de bataille qu'on aurait cru épuisé par des décennies de bons et loyaux services !

– Ça marche toujours ! rigole BHL. Les intellectuels eux-mêmes se sentent réconfortés. Quant aux autres, ils ne peuvent que tomber d'accord ! Seulement, j'ai tout fait pour présenter cette affaire de la façon la plus fracassante qui soit ! Regarde, je tonne, d'entrée du livre : « Et n'y a-t-il pas quelque absurdité à voir, dans la France de Voltaire et de Zola, Renaud remplacer Foucault ? ». (Page V, § 3.)

– Que c'est drôle ! Personne au monde n'a jamais pensé que Renaud allait remplacer Foucault !

– Bien sûr ! C'est le principe même de la polémique burlesque : monter un énorme drame philosophique à partir d'une bêtise de première. Tu as apprécié aussi, j'espère, le « dans la France de Voltaire et de Zola » !

– Oh, oui ! Pourquoi pas de Pasteur et de Poincaré, de Poulidor et de Finkielkraut ? De M6 et de Hersant ? De Pauwels et de Lévy ?

– C'était pour sous-entendre : moi BHL, je ne vis pas dans la France d'aujourd'hui, mais dans les bouquins, les grosses références, les vieux débats, les rédacs de seconde... Ça fait plus sérieux. Tout de suite après, je continue sur cette lancée, je m'indigne de cette odieuse époque décadente.

« En confondant les genres, en faisant comme si rien, vraiment rien, ne permettait plus de distinguer une page de Proust d'un dessin de Manara, une séquence d'Eisenstein d'un clip, une toile de Jackson Pollock d'un graffiti new-yorkais... » (Malaise dans la culture, page VII, § 1.)

– Mais qui a jamais comparé Proust et Manara c'est grotesque ! Et par ailleurs qui peut prétendre qu'il n'y a pas un clip qui vaille une séquence d'Eisenstein. Tu les as tous vus ? Tu procèdes encore par amalgame et à peu près, tu exagères !

– Bien sûr ! C'est mon style. Je n'ai qu'une visée comme toujours : me mettre en valeur !

– Comment as-tu fait cette fois-ci ?

– C'est très simple. Quelques lignes plus loin, je tonne à nouveau contre les pseudo « créateurs » : « le pubard, le clipman, le styliste du prêt-à-porter » que notre époque a le toupet de confondre avec « l'héritier de Joyce et de Flaubert » (Malaise dans la culture, page VII, § 3).

– Mais personne ne parle de créateur en publicité. On dit « créatif » justement, pour éviter ce genre de confusion. C'est très connu !

– Ah bon !

– Dis-moi qui est « l'héritier de Joyce et de Flaubert » ? Toi ?

– Je ne le dis pas ouvertement ! Je sais bien que dans *le Monde* du 21 mars 1985, j'ai déclaré sans rougir : « Je considère que je suis l'écrivain, l'essayiste le plus doué de ma génération », mais là, je me contente de le sous-entendre. Comment ? Mais en m'attaquant à la bande dessinée, à la peinture graffiti, à la mode, à l'art brut, tout ce que j'appelle les « arts mineurs ». Sous-entendu : seul le créateur majeur peut vous immuniser contre l'épidémie des vulgarités mineures.

– Très futé ! Mais fais attention, il peut y avoir plus tard retour de bâton, enterrement de première classe et redécouverte. Beaucoup de gens dans ton genre disaient au début du cinéma que c'était un art mineur !

– Je le sais bien ! Mais je prends un parti pris terroriste exprès ! On verra plus tard. Au

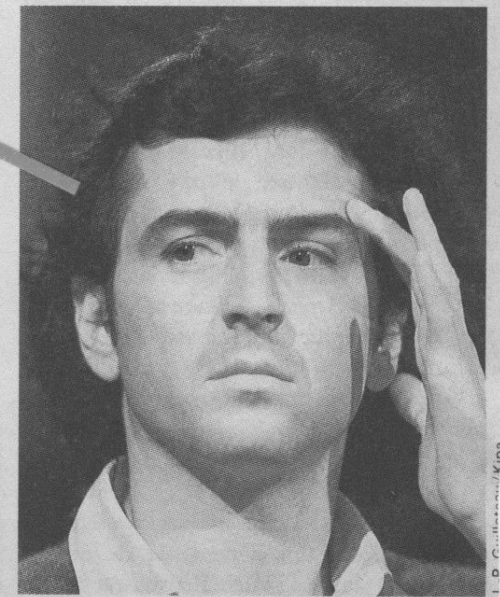
« J'AIME LA POLITIQUE, ... JE L'AIME COMME MALRAUX... JE L'AIME COMME CHATEAUBRIAND... JE L'AIME COMME L'AIMAIT BARRES. ET JE L'AIME, A LA FAÇON DE STENDHAL. »

mois d'avril 1986, je soutenais mordicus la télé d'Etat contre la privatisation, pétitionnant ! Question de principe ! Hélas, je travaille chez Hachette... Le mois suivant je prenais fait et cause pour les privatisations et j'expliquais dans *Globe* combien nos télé étatiques étaient ennuyeuses ! J'ai le droit inaliénable de changer de veste, sans même donner d'explication ! L'important c'est d'employer des formules frappantes au bon moment !

– En parlant de tes formules, certaines d'entre elles ressemblent bigrement, presque mot pour mot, à certaines phrases du livre d'Alain Finkielkraut. Par exemple, on lit chez cet auteur des phrases qui sonnent familières, quand il critique le « nihilisme rageur » de notre époque. Ecoute-le s'indigner, on entend comme un écho :

« Une paire de bottes vaut Shakespeare... Une bande dessinée vaut un roman de Nabokov ; un slogan publicitaire efficace vaut un poème d'Apollinaire ou de Ponge... Un grand couturier vaut Manet... » etc. (*La haine de la pensée*, p. 138, § 1. Alain Finkielkraut.)

Avoue que c'est troublant ! Mais toi, tu vas encore plus loin dans la simplification ! Tu dis carrément qu'aujourd'hui nous n'avons plus les moyens de distinguer la valeur esthétique : « (d')un emballage de Saint-Gobain et (d')une page de Saint John Perse » (Malaise dans la culture, p. VII, § 2.) Et quand tu



I. D. C. / G. / K. / S.